

en français dans le fait

Où où ?

Au delà de l'hypertextuel : le gigatextuel

La métaphysique du sujet, seule doctrine régnante, construit son échafaudage ultime avec l'hypertexte — synthétisant goulument tout et n'importe quoi pour édifier et consolider la compilation unique du savoir scientifique, vrai.

Elle n'hésite pas à statuer sur tant de choses qui la dépassent complètement; pratiquement tout. Sa force consiste dans son audace et ses arrêts péremptoires.

Cet Arcimboldo de chiffres et de lettres, véritable foire, grenier abracadabrant, fourre-tout basculant dans l'ésotérisme hagard et titubant, superstitieux, s'il a beaucoup d'avenir, n'en a que dans les progrès de l'ignorance et de la folie.

Dans le cadre d'une tentative de sauvetage de tant d'efforts produits par le passé, on peut entre autres poser la question suivante : existerait-il un repêchage possible de l'hypertexte qui permettrait de ne pas voir se per-

dre définitivement l'apport du savoir; c'est-à-dire non pas en l'expurgant de ses contradictions, de l'interdit logique qui lui fait rejeter paradoxes, lapalissades, pléonasmes, soupçons d'anthropomorphisme et tout ce qui est condamné sur le champ pour être faux, conduisant la diversité des connaissances à s'anéantir elle-même dans son souci de suprématie calculée de la certitude ?

Peut-être le seul contrepoison de ce phénomène se trouve-t-il dans le *Handbuch* de Heidegger.

Cependant cette architecture originale reste à inventer parce qu'elle ne peut pas consister en un simple retournement ou aménagement.

Même en imaginant faire rayonner des liens depuis le *Handbuch* vers des textes et vice versa. Cela signifierait une structure centralisée en contradiction apparente avec l'hypertexte (qui est en fait à la fois centraliste et fuite dans le vide). Il faudrait plutôt

une sorte de supratexte ou gigatexte bien plus librement articulé dans sa circulation — sans tomber dans le ni queue ni tête. Comment rédiger ce gigatexte, ou où recueillir sa rédaction déjà rédigée ? Ou bien l'hypertexte viendra-t-il sous une autre lumière, dans une autre perspective ? Ces considérations ont-elles le moindre sens ? Il serait urgent et plus que nécessaire que ces questions interpellent ceux qui seraient en état d'y penser.

Il y a bien longtemps, par hasard, presqu'encore ado, j'ai passé une soirée chez les Ferry. Pour détendre l'atmosphère très crispée par des circonstances à eux personnelles, j'ai proposé qu'on joue au « dictionnaire », jeu consistant à choisir un mot, si possible étrange et peu connu, et à demander à chacun d'en rédiger une définition. Une fois ramassés les petits papiers, le « banquier » en fait lecture et chacun

doit se décider pour celle lui semblant être celle du dictionnaire, mêlée à celles des participants; le gagnant étant celui qui trouve « la vraie ».

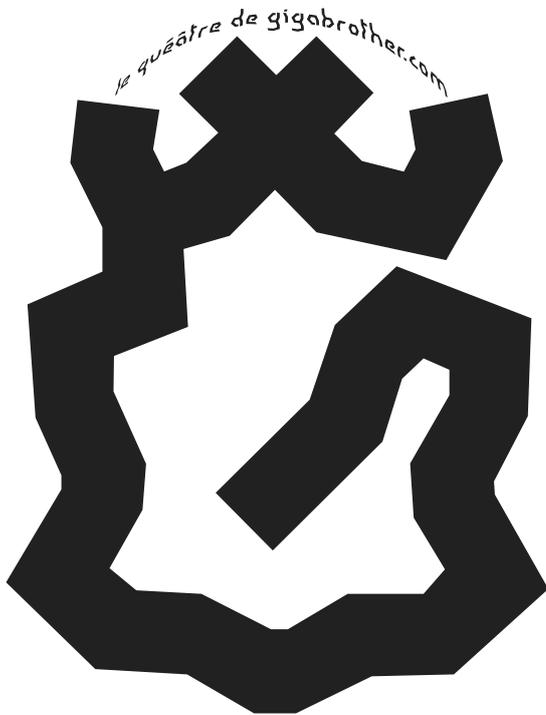
Évidemment ce fut assaut d'érudition et finesses savantes qui m'échappèrent totalement, pendant qu'on accordait à mes définitions d'une naïveté d'emblée éliminatrice, le temps d'un sourire condescendant. Tout de même, c'était pourtant moi qui avais lancé le jeu ! pensais-je, vexé. Quien était-il de mon imagination ? Car on avait perverti, à mon sens, le jeu instantanément en l'orientant, par trop de savoir, vers la recherche de l'exactitude et non dans la voie de la richesse des possibilités d'invention, disqualifiant d'entrée de jeu ma partie. Mon destin était déjà tracé. Je suis resté dans ce porte-à-faux entre connaissance et création. La

lecture de Heidegger m'apprend que ce n'est ni fortuit ni regrettable.

Je continue d'ailleurs inévitablement, malgré le ridicule qui semble attaché à ma position. Finalement cette situation qui m'est propre s'avère être originale et pas méprisable du tout malgré son apparente inutilité pratique qui m'a valu bien du mépris pour cause d'inconsistance avérée. On dirait que je ne suis pas le premier à être « original ».



Comment échapper à la pensée ?



La revue très controversée Le Quéâtre consacre, ce mois-ci, son n° 40 à Gigabrother.com. Le mystère s'épaissit, la légende grandit, le malaise gagne. La dimension magique des choses, trivialisée en données grégaires ou muée en nuées de contes de fées, reprend ses droits en tant qu'authentique substance de l'imaginaire dont notre quotidien est pétri chaque matin, comme le bon pain. Marcher dans ses rêves ou faire de la compta n'est plus le choix unique.

Une économie

Toute l'histoire de la littérature et de son édition est une catastrophe indescriptible. Tous les efforts accomplis dans le but de rendre la littérature « accessible », de « l'expliquer » ont précipité les plus belles choses vers le fumier. Un auteur, un texte ne se présentent pas, ne s'introduisent pas, un auteur ne peut être interprété que par, au moins, son égal en génie, et cela pour produire une oeuvre nouvelle. Il vaut mieux médire, dénigrer les choses méchamment pour attirer sur elles les esprits tant soit peu rebelles, que de toujours les encenser pour mieux les étouffer. Ce cataclysme a pour lui d'avoir classé les textes en différentes strates où les plus nuls, si dangereux en leur temps puisqu'ils écrasent tout, passent au gouffre, jamais assez vite, avec les têtes molles qui vont avec; il a aussi pour lui d'avoir parfois renforcé, au contact de l'adversité, certaines choses (mais ce lieu commun a trop été brandi pour justifier les massacreurs, qui finissent en grands bienfaiteurs). Ce cataclysme a contre lui d'avoir anéanti et enseveli tant de textes splendides qu'un discernement très

contraire aux belles choses a détruits. Nous n'en connaissons pas même les titres, sauf certains comme « Les journées de Florbelle » de Sade*, prototype du texte exterminé puis reconstitué bien plus tard, sur le vague plan d'une page. Texte tristement exemplaire, parce que le monde littéraire ne fait que cela, détruire pour reconstituer, de A à Z. C'est un système mais même pas artistique, c'est « une économie ». On ne voit même pas comment on pourrait faire autrement. Cela ne s'arrête pas à la littérature. La recopie, la restauration, ces fausses créations qui disent restituer en mieux, en plus clair, en plus abordable (mais surtout moins perturbant et moins dangereux), en plus rénové, en plus exact sont des principes appliqués à tout ce qui s'honore d'un soupçon de justesse et de vérité, pour le réduire en poussière. On casse d'office et après on remonte dans l'évidence, en pleine fausseté. Les auteurs n'ont pas ignoré le phénomène et ont disposé, depuis un siècle

*Le manuscrit en fut brûlé par décision de justice en présence du Préfet de Police et du fils de Sade — les honneurs officiels rendus au génie.

Les « intellectuels »

aussi absconse que possible. Mais ces « intellectuels »-là ne

On en entend dire grand mal, de ces irréalistes, de la part de ceux qui auraient, à l'opposé, les pieds sur terre. Mais le contraire d'« intellectuel » dans le domaine visé du travail, c'est « manuel ». Or personne ne peut plus être concerné, exclusivement, en tant qu'homme, à supposer que cela ait jamais été possible, par l'unique étiquette de « manuel ». Tout le monde pense plus ou moins. Tout le monde tente de se rendre le monde intelligible, ou du moins le croit, ce qui revient presque au même en terme d'intelligence. De toute manière la distinction n'a pas grand sens puisque l'une et l'autre

prétendues catégories ne peuvent jamais se passer de travaux théoriques ou pratiques à leurs heures. Cependant désigner des intellectuels découle d'une mauvaise intention flagrante; on entend dire, par là, qu'on voit soi-même le monde tel qu'il est vraiment dans sa réalité — sans l'artifice de concepts ou d'idées. Cela s'appelle la doctrine régnante, puisque c'est toujours faire usage de son intellect que de s'en prendre à de prétendus intellectuels. Il n'en demeure pas moins que l'intellectualisme existe en tant que système, le cérébralisme axant toute chose sur le cognitif de manière

sont qu'une invention des prétendus non-intellectuels, ces gens du réel qui penseraient normalement. D'ailleurs ces intellectuels visés appartiennent au même monde qu'eux. Les premiers croient plus ou moins sincèrement au réel dont ils conçoivent des perversions, billevesées et fariboles aussi absurdes qu'il soit possible d'en inventer pour donner raison, ou surtout occasion de dérouter et voler les deuxièmes. Dans leur ensemble ils ne font que se débarrasser de la pensée, en ayant l'air d'y avoir réfléchi, alors qu'ils ne l'ont fait que se concerter... En fait les intellectuels n'existent pas, sinon en tant que guignols.



ou deux, des chausse-trappes monumentales, encore que parfois fort discrètes ou impossibles à deviner pour le mastodonte de la littérature, attendant finement ce dernier pour l'embarquer dans ses manigances pour le moins cousues de fil blanc. L'effondrement de toute qualité en livre contemporain (et l'impossibilité de connaître ceux qui le méritent peut-être) provient, entre autres motifs, de cette stratégie de certains auteurs. Tout texte correct est d'ailleurs, par essence dans la mesure de sa puissance, un piège railleur tendu à la récupération non-critique. C'est bien célèbre chez Nietzsche, comme chez nous; particulièrement le gigaprincipe. Que le sens commun se saisisse de Giga et de celui-ci s'enfante une terreur sans précédent. Mais il semble, au moins pour l'instant, bien s'en garder; inquiet d'une concurrence incontrôlable venue de nulle part, ou bien il est encore enveloppé dans son ignorance pachydermique à propos de Gigabrother (lui-même). Aura-t-il eu tort de ne pas s'être reconnu assez vite? Peut-être Giga est-il le dernier stade de l'ennemi, celui qu'on ne récupère ou ne transforme pas? Ce serait nier sa puissance que de ne pas lui reconnaître ses possibilités métamorphiques. Qu'on l'emploie à contresens ou non n'y

changera, au fond, rien. Cela ne dépend pas de son découvreur, l'inventeur de ce trésor. Celui-ci n'est que le fil où passe un courant, un idiot frappé par l'éclair divin. S'il ne tenait qu'à lui, jamais une chose comme Giga ne serait venue entre ses mains (mais cette phrase n'a aucun sens, sinon celui de servir d'exemple à l'absurdité de tels raisonnements).

con Stan-y-se-lasse Végas, le grand initiateur du mouvement culturel français majeur **concon™** nous gratifie d'un reportage étymologique du mot « con ». Ce con d'« on » a toujours raison, dirait-on.

Nous avons notre propre idée sur l'étymologie du mot « con ».

Qu'on doit, con doit, qu'on-ci, con-ça... voilà l'origine du mot con. Le con est français, il est né à même la langue, depuis le « on »

b) Après le mot que, pour éviter la syllabe malsonnante qu'on.

Il faut assumer ce qu'on dit. qu'on : malsonnant

Il faut assumer ce que l'on dit. (préférable)

Voici ce que dit le logiciel Antidote de la pratique du « on » (extrait) :

Pour éviter la séquence sonore qu'on con-, l'emploi de l'on est recommandé après que, si la syllabe qui suit est con-.



INFO@LASSITUDE.FR
LASSITUDE.FR
GRATUIT FRANCE 2015 - VIII

